

Des trailers en quête d'eux-mêmes

Cet article s'inspire de l'ouvrage *The North Face Ultra-Trail du Mont-Blanc : un mythe, un territoire, des hommes* (2012). L'Ultra-Trail du Mont-Blanc ou l'UTMB est aujourd'hui considéré comme l'épreuve la plus emblématique dans le champ du trail. N'offre-t-elle pas, en effet, le chemin de traverse idéal pour reprendre en main son destin, faire la preuve de son excellence et fortifier ainsi sa propre identité ? L'analyse menée par Olivier Bessy*, sociologue, s'appuie prioritairement sur les participants à l'UTMB à partir d'une enquête réalisée lors des éditions 2010 et 2011.

Une identité compétitive

Elle est façonnée par l'imaginaire de l'extrême sportif qui enjoint chacun à se dépasser pour faire partie de l'élite en s'investissant sur une logique rationnelle d'hyper fonctionnalité sportive et sur une représentation d'un « corps surnaturé ». Elle se construit dans un projet d'engagement qui vise une performance étonnée par rapport à une norme en termes de classement ou de référence chronométrique. Dans le cas présent, il s'agit de réaliser moins de 25 h pour les hommes et moins de 30 h pour les femmes, et de terminer dans les 100 premiers, synonyme de référence absolue. Ce projet ne concerne que 5 % de concurrents qui se prennent au jeu d'une compétition se déroulant sur un stade aux dimensions démesurées. Outre les champions connus de tous, il s'agit d'athlètes confirmés qui viennent occuper un bon rang au classement général ou dans leur catégorie, car c'est la course à absolument gagner, tellement elle est médiatisée, tellement elle est devenue la course de référence. Ces athlètes, majoritairement licenciés, sponsorisés pour un bon nombre et très investis dans la compétition, trouvent dans l'UTMB un prolongement hautement symbolique à leur ancrage identitaire sportif habituel.

Une identité performative

Ce modèle de construction identitaire est poursuivi par la grande majorité des participants (65 à 75 % environ), qui viennent sur l'UTMB pour se dépasser et se prouver quelque chose. Il est alimenté par l'imaginaire de l'extrême de masse qui incite chacun à repousser toujours plus loin ses propres limites afin de se sentir exister. Tous ces coureurs cherchent à réaliser un temps optimal par rapport à leur potentiel et/ou à s'améliorer par rapport à leur propre chrono. Ce temps n'a alors de sens que par rapport à eux-mêmes et la place est toute relative. Beaucoup cherchent simplement à finir, ce qui est déjà une performance à l'UTMB au vu du parcours (166 km et 9500 m de dénivelé +, 46 h pour boucler le tour) et des conditions météo souvent difficiles. Finir devient une obsession pour un certain nombre de coureurs amateurs qui reviennent après un ou plusieurs échecs. Car, FINIR, quel que soit le temps réalisé, c'est rentrer dans le cercle restreint des « finishers ».

C'est certainement dans ce jeu subtil avec le versant éclairé ou obscur de l'épreuve, véritable métaphore de la vie et de la mort, que s'explique l'engouement pour l'UTMB. Plus que le corps,

c'est l'image de soi qui est meurtrie. Et, c'est l'identité de l'individu qui est concernée. Cette catégorie de coureurs est particulièrement sensible au culte inquiet du moi performant devenu le modèle culturel de masse. Au fur et à mesure que la recherche de la performance décroît en intensité, la construction de l'identité est beaucoup plus poreuse à l'imaginaire hédoniste et festif (partager l'ambiance, convivialité), à l'imaginaire du bien-être (harmonie avec la nature et autrui) et à celui de la découverte et du dépaysement (profiter des paysages, des lumières). Autant d'hybridations identitaires qui caractérisent les coureurs de ce groupe-là désireux, avant tout, d'être finishers et si possible dans un bon temps, mais aussi soucieux d'en profiter, d'en jouir, d'une manière ou d'une autre.

Une identité introspective

Cette structuration identitaire privilégie la découverte de soi-même dans un rapport sensible avec l'environnement naturel et humain. Si le modèle de l'extrême de masse est présent car cela reste un véritable défi d'aller jusqu'au bout, c'est l'imaginaire hédoniste qui domine dans la recherche d'émotions intérieurisées ou partagées comme dans le dépaysement lié à l'immersion fusionnelle dans une nature montagnarde.

Ce mode d'engagement plus euphémisé correspond aux participants qui cherchent simplement à finir et que l'on retrouve plutôt en limite de barrière horaire. Ils marchent plus qu'ils ne courrent. Ils s'arrêtent pour faire des photos et discuter avec les bénévoles et les habitants. Ils sont davantage centrés sur leur quête intérieure, privilégiant la dimension réflexive et le questionnement introspectif. L'abandon n'est pas vécu de la même façon, il n'est pas aussi démeritant et disqualifiant.

Trois motivations principales ont pu être constatées chez ces coureurs. Ils sont davantage attirés par l'environnement de l'événement que par l'épreuve sportive elle-même. Ils l'enviagent alors comme une expérience valorisante qu'il faut faire au moins une fois dans sa vie. Le chrono est relativisé. D'autres intègrent l'UTMB comme un élément important d'un style de vie qui dépasse l'épreuve en elle-même.

« C'est bien l'individu lui-même qui devient le théâtre premier d'exploration, objet-sujet d'expérience. »

« Chaque participant laisse durant ce type d'épreuve son identité sociale de côté pour s'en bâtir une autre dans laquelle il vient puiser des repères susceptibles de l'aider à se construire dans un monde privé de grands desseins collectifs. »

Ce mode d'engagement symbolise un processus de construction identitaire basé sur la découverte de soi-même dans un rapport sensible avec l'environnement naturel et humain. « *C'est bien l'individu lui-même qui devient le théâtre premier d'exploration, objet-sujet d'expérience. L'homme de l'extrême se donne d'abord rendez-vous à lui-même* » (Yonnet, 1998).

Ces trois formes identitaires ne sont pas le reflet exact de la réalité, car l'épreuve offre à chacun la possibilité de se construire de façon personnelle en singularisant ou en hybridant les modèles d'identification dominants proposés par notre société. C'est donc un peloton bigarré et hétérogène qui tous les ans prend le départ de cet événement.

Une identité collective de reconnaissance

En parallèle avec ces processus de constructions identitaires individuels, une identité collective de reconnaissance est progressivement fabriquée par les coureurs. Elle s'appuie sur des valeurs communes partagées par la majorité qui participent à la reconnaissance de chacun par autrui dès la ligne de départ. Elle fonctionne sous la forme d'une perception qui assimile cet événement à une épreuve hors norme, réservée à des personnes qui aiment s'éprouver, qui ont le goût de l'inconnu et recherchent une certaine forme d'intensité émotionnelle. La permanence de cette identité collective se manifeste d'ailleurs à travers les comportements de solidarité, de respect et de convivialité observés durant la course entre les participants car ils se reconnaissent davantage comme des semblables engagés dans le même défi.

Terminer cette épreuve permet de se voir ouvrir les portes de la famille des grands raideurs, de faire partie de la fratrie de ceux qui ont survécu comme le dit si bien l'épigramme gravé sur la veste polaire offerte aux finishers. Cette distinction participe au renforcement du sentiment d'identité qui passe par une plus grande reconnaissance sociale. Cette appartenance à un

groupe qui distingue ceux qui l'ont fait de ceux qui ne l'ont pas fait, les anonymes des héros, contribue à la production d'une identité collective. L'individu a le sentiment d'être reconnu à la hauteur de l'exploit qu'il vient d'accomplir.

En offrant une mise en scène spectaculaire de soi-même, l'UTMB présente une belle occasion de positiver son image. Chaque participant laisse durant ce type d'épreuve son identité sociale de côté pour s'en bâtir une autre dans laquelle il vient puiser des repères susceptibles de l'aider à se construire dans un monde privé de grands desseins collectifs.

Les « finishers » se sentent renforcés par leur victoire conservant en eux une trace émotionnelle qui accentue leur sentiment d'appartenance communautaire. JC. Kaufmann précise à ce propos que « si hier les émotions se devaient d'être contrôlées, l'âge des identités marque une rupture très nette non en libérant globalement les émotions mais en favorisant leur expression dans des configurations spécifiques. Tout concourt désormais à l'amplification de la composante émotionnelle dans la construction de soi » (2004).

Cette épreuve participe ainsi à la fabrique contemporaine d'identité dans le contexte de l'individualisme contemporain où chacun revendique le droit de prendre en charge sa propre vie. Mort jouée ou métaphore de l'existence, il attire tous ceux qui désirent sentir battre la vie plus fort dans leur corps en étant victorieux d'eux-mêmes. Il aimante tous ces coureurs qui ont envie un jour de vivre une expérience originale, de connaître le graal et de graver en eux un souvenir inoubliable tel un tatouage intérieur. Véritable laboratoire social, l'UTMB épouse les ambivalences et les paradoxes de notre société en faisant cohabiter l'élite et la masse, le sport et l'aventure, la certitude et l'incertitude, le plaisir et la souffrance, l'égoïsme et la solidarité. ♦

*Professeur à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, Laboratoire SET Sociologue du sport et des loisirs

